# L'INEXISTANTE

## NOUVELLE

Plus je vis, déclara passionnément Mme de Virevolte, plus j'aime le culte et la hantise de la tradition!

—Quelle méconnaissance de votre charme le plus personnel! protesta M. de Monteiel, lui faisant l'hommage d'un sourire émerveillé.... Vous resumez, certes, toutes les grâces. Mais la plus ensorceleuse, c'est votre diversité même, c'est votre don de perpétuel renouvellement..... Voilà bien des années que je suis votre ami, avec une tendresse tristement résignée de n'avoir jamais été que cela....

—Ne vous plaignez pas!.... Votre si fidèle amitié fut une des rares choses durables de ma cocasse existence. En admettant que vous n'y ayez pas eu le rôle le plus enivrant, c'est, du moins, à votre invariable affection que je garde, moi, la plus vive gratitude....Il faudra bien que, un jour, je console par cette démonstration votre amour-propre un peu rancunier .... Ah! l'orgueil aveugle des hommes!....

—En attendant, laissez moi vous convaincre de votre vraie séduction, que vous ne soupçonnez même pas! reprit M. de Monteiel.... Depuis que j'ai la joie.... austère de vous admirer, jamais, pour ainsi dire, je ne vous ai vue pareille à vous-même .... Avec vous, pas de monotonie à craindre!... Dix fois peut être j'ai retrouvé en vous une femme toute différente de celle que j'avais quittée quelques mois plus tôt.... Soudain, un frisélis passe.....

—Ou une bourrasque! rectifia Mme de Virevolte en hochant la tête avec tristesse.

—Et aussitôt, transformation à vue! Esprit, goût, langage, que dis je, lignes de corps, tout a changé.... Il n'y a que votre refus de prendre mon amour au sérieux qui ait persisté à travers les âges.....

—Insolent!

—Certes, j'ai connu bien des femmes.....

—Le fat!

—Mais, si ondoyantes et diverses qu'elles aient pu être, je n'en ai approché aucune qui eût cette miraculeuse prestesse de métamorphose....C'est pourquoi je me divertis à cœur joie lorsque je vous entends, vous si souple et si fugace, chanter des hymnes à l'immuable tradition!

—C'est que, précisément, on goûte mieux la magnificence des bonheurs qu'on n'a jamais eus! ....Ce qui vous charme en moi, c'est ce que j'exècre le plus et dont j'ai la plus cruelle souffrance....Je me fais horreur d'être telle.....

—Raffinement de coquetterie!

—Et, tenez, pour être franche, ce que j'aime en vous, c'est moins encore votre esprit, votre cœur—dont pourtant j'apprécie fort les mérites—que le caractère immuable de vos idées et de vos sentiments....

—Autant dire que ce qui vous plaît en moi, c'est la fixité de tout repos avec laquelle je suis une brute!.... plaisanta M. de Monteiel en belle humeur, mais toujours un peu mélancolique de ses vieux espoirs toujours déçus.

—Non, certes, que vous n'ayez évolué comme tout être vivant, poursuivit Mme de Virevolte, gracieusement obstinée.... mais dans la même invariable direction.... Comment dirai-je? Vos idées ont pu s'argenter aux tempes et vos croyances se plisser d'une discrète patte d'oie. N'empêche que, sous cette poudre à frimas et ces arabesques de maturité, ce sont toujours pareilles opinions, pareils sentiments que l'on retrouve en vous.... Vos amitiés restent identiques, même lorsque les personnes qui en sont l'objet ne se ressemblent plus à elles-mêmes.... Dans le bourvari de mon existence, toute en rafales, votre constance m'a paru si précieuse que, pour ne pas l'exposer aux terribles coups de vent de l'amour, pour ne pas courir le risque de l'affoler et de vous perdre, j'ai eu l'énergie—parfois bien méritoire—de ne pas exaucer vos vœux, dont l'ardeur fut, à certains jours, très émouvante.....

—Je suis donc victime de ce que vous voulez bien appeler ma noblesse morale! Ecervelé, fantasque, incertain, j'eusse triomphé peut être! Grand merci!... O! jeunesse, retiens cette leçon..

—Dame! Tel je vous connaissais à dix-huit ans, tel vous m'êtes apparu toujours! avec votre invariable affection, à laquelle j'étais si heureuse de me raccrocher dans l'effroi des cyclones qui ont ravagé ma vie, vous étiez le jalon que ma vertigineuse course en zigzags avait la certitude de retrouver, le phare qu'on regarde de loin avec tendresse, même quand on a l'air de le négliger, le seul sentiment durable qui rassura mes vagabondages frénétiques et fut toujours un lien dans le chaos de ma pauvre vie ardente et dérisoire.....

—Tolérez que je trouve d'une séduction un peu austère ce rôle de poteau indicateur pour grandes tempêtes!....

—Du moins nous vaut-il la joie d'une sage affection qui, seule, survécut à tant d'autres ferveurs plus brèves, la joie de vivre en bons vieux amis qui jamais ne se meurtrirent.....

—Joie calme mais bien terne! répliqua M. de Monteiel un peu morose.... la cendre, alors que d'autres ont eu les rayonnantes flammes!.....

Débat sentimental qui souvent mettait aux prises Mme de Virevolte, dont la longue jeunesse avait tant frémi de bonheurs contradictoires que sa maturité, troublante encore, semblait surtout éprise de quiétude, et son cher camarade d'enfance, M. de Monteiel, svelte quinquagénaire à la tempe grise, dont la tendresse trop discrète et jamais agréée avait suivi avec une résignation fidèle, toutes les saccades et tous les vertiges qui rendaient si pittoresque l'existence de Mme de Virevolte.

Amoureux d'elle sans avoir la force de lui imposer son amour, c'est sans doute par hantise de sa beauté qu'il avait laissé passer sa jeunesse sans se faire ailleurs un foyer. Trente années, il fut pour elle le confident dévot dans le regard duquel on lit l'admiration timide, le désir de consoler à force de dévouement et de tendresse, l'ami sûr, plein de cœur, de bon sens et même de jovialité sous sa perpétuelle déconvenue, avec lequel on ne se gêne pas, on ne prend la peine d'aucune coquetterie et presque d'aucune pudeur. Tandis qu'il balète secrètement, d'une passion inaperçue et d'une espérance qui jamais ne se réalisera, c'est à lui que l'on conte avec une volubilité fiévreuse, au milieu des rires amers, des larmes de rage et de chagrin, les déchirures, les traitrises, les écroulements de bonheurs; à lui encore que l'on révèle, avec des sourires radieux, avec les jolies mines d'une chatte qui, à l'avance, se pourlèche des friandises convoitées, le réembarquement toujours plein d'allégresse pour de nouvelles délices amoureuses.

Pour ne pas garder rancune à Mme de Virevolte de n'avoir été pris au sérieux par elle à aucune des crises où elle dut refaire sa vie mondaine et sentimentale, il fallait que M de Monteiel aimât en cette vertigineuse femme l'idéal enivrant de sa jeunesse, la longue tendresse de sa maturité même le souvenir de toutes les douceurs qu'il avait sacrifiées par cette sorte d'hallucination qui le retenait, présent ou lointain, dans son éblouissant sillage! Que de fois après certaines tempêtes de cœur qui l'offraient, libre, à son éternel désir, était-il parti, désespéré, morfondu, pour ne pas assister à la piaffe joyeuse d'un nouvel essai de bonheur avec un autre compagnon qui n'était pas lui! Puis, ayant en vain demandé l'oubli à l'amusette et au voyage, il ne tardait pas à sentir une fois de plus que l'éloignement ne faisait que l'endolorir davantage sans dissiper sa hantise et qu'il souffrirait moins s'il la voyait, même au bras du vainqueur, s'il l'entendait rire et parler, même pour la séduction d'un autre. Alors il revenait, immuablement tendre et dévot, résigné aux confidences de bonheur, pitoyable aux premières plaintes de déconvenue et plus tard aux sanglots d'affliction. Dans ce rôle douloureux d'ami fraternel, du moins avait-il le plaisir de goûter le parfum, la magnificence, l'ondulense grâce de sa chère belle fleur palpitante à tous les caprices de la passion!

Et maintenant que, laisse d'avoir tant frémi, elle habitait dans la quiétude sa suprême splendeur, M. de Monteiel, toujours fidèle à son espoir, ne la quittait guère. Que ce fût pendant l'été à la campagne, sous les arbres du parc tout près duquel il s'était installé lui même, ou bien à Paris l'hiver, devant la claire lueur des flammes chantonnantes, toute conversation lui était prétexte pour insinuer son discret mais tenace aveu.

En ce soir de Mi Carême, tandis que des bandes folâtres promenaient leur tumultueuse liesse devant le salon paisible où causaient les deux amis, c'est un hymne à la bénoîte tradition hymne, un peu dérisoire en vérité sur les lèvres de la fantasque Mme de Virevolte, qui permettait à M. de Monteiel de rappeler son vieux rêve déçu en y mêlant quelques nuances d'ironie pour les caprices dont il avait souffert.

Et comme Mme de Virevolte, si négligente qu'elle fût restée des opinions de son éternel soupirant, avait tout de même senti cette velléité de reproches et de brocarts, elle voulut rétablir son prestige à ses yeux et, en lui expliquant le désarroi de sa vie, justifier son désir bien légitime de fixité:

—Je vous assure, lui dit-elle avec tendresse, qu'en vous plaignant de votre lot, vous êtes ingrat pour ce que je vous ai donné de mon cœur et injuste pour moi.... Lorsque vous aurez bien gravement récapitulé les péripéties de mon existence, si bouffonne en sa perpétuelle métamorphose, lorsque que vous aurez bien réfléchi à l'aide précieuse que me fut toujours votre invariable affection et au sentiment de reconnaissance profonde par lequel j'y ai toujours répondu, peut-être apprécierez-vous mieux le joli lien, sans brisures, ni secousses, qui, depuis si longtemps, nous attache l'un à l'autre....Pour cela, faites-moi gentiment la grâce de jeter un coup d'œil en arrière sur ma pitoyable vie.....

—Croyez-vous donc que toutes les étapes n'en sont pas inscrites en tristesses dans mon souvenir?

Mauvais éclairage pour en voir l'ensemble et pour en deconvrir les mornes caractéristiques sous ses apparents triomphes et ses bonheurs artificiels .... J'ai été belle, adulée, riche, fêtée, c'est entendu .... J'ai mené la vie en fanfares à travers le plus fastueux décors de joie.... Plus de vingt ans, on entendit sonner mon rire et j'ai pu parfois donner l'impression d'une femme qui, régnant sur les cœurs, vivait avec allégresse les rêves les plus magnifiques.... Soit! Je reconnais que j'ai ri, piaffé, connu des heures de vertige, de fièvre et que, pour ceux qui ne savent pas voir, j'ai pu donner l'illusion du bonheur. Tout cela, c'est l'extérieur, la gesticulation de la parade, grâce à laquelle on cherche à s'étourdir sur la misère du dedans... A nous deux, maintenant, cherchons la vérité de ce vertigineux mensonge.... Ne commencez point par rire, je vous en supplie, si je vous déclare que, malgré cette longue et brillante farandole, je me considère comme n'ayant pas existé..

—Quel paradoxe, chère amie!

Raisonnons et vous allez voir: qu'est-ce qui donne à un être la certitude si rassurante, si nécessaire de son existence? C'est, au moindre appel de la mémoire, le sentiment très net de la persistance des affections, des idées, des habitudes, des goûts. C'est à la seule condition de retrouver à travers les âges un peu de soi-même en soi, que l'on peut se croire le même être....Or, réfléchissez à la bizarrerie de mon sort et dites-moi si, avec les bourrasques qui l'ont sans cesse transformé comme à plaisir, je puis avoir,—sinon par vous, mon ami, que, à tous les carrefours, je retrouve, délicieusement fidèle,—ce sentiment précieux de la continuité.....

—Il suffit pourtant que vous ayez gardé le souvenir de toutes ces sautes, bien ahurissantes, je le reconnais, dans leur fantastique prestesse.....

—J'avais à peine dix ans lorsque mourut ma mère. Du coup, voilà de jolies habitudes de tendresse qui s'atrophient. Si douce qu'elle soit, l'affection du père ne parle pas le même langage... Quelques mois plus tard, mon père se remarie...Dans mon existence, un nouvel être, des relations différentes. Au foyer, une atmosphère toute autre.... Un frère, puis une sœur surviennent bientôt, qui n'ont pas tout à fait ma nature.... Mes souvenirs peu à peu s'effacent. Des gouvernantes se succèdent qui n'ont pas la moindre connaissance du passé. De plus neuves amities accélèrent la métamorphose.... Au bout de quelques années, je ne suis déjà plus le même être que je fus au début de ma vie.. Puis crac, nouveau changement à vue! Mon père meurt à son tour. Si gentiment dévouée que se montra toujours ma belle-mère, c'est désormais un foyer où il n'y a plus pour moi que des souvenirs.... Et voici que, après deux ans d'un veuvage éploré qui se croyait éternel, ma seconde mère, trop jeune et trop tendre pour vieillir seule, prend un nouvel époux.... Un homme charmant, qui fut toujours pour moi sans impatience et sans rudesse ... Mais je venais de trop loin, après trop d'avatars, pour faire vraiment partie de la nouvelle atmosphère familiale.... D'autres amitiés, d'autres relations viennent se superposer sur les anciennes.....

Nous changeâmes de ville, de gouvernante, de professeurs, d'habitudes.... Mon vrai père était industriel. La famille de ma mère, à moi, était dans la finance. Celle de ma seconde mère appartenait plutôt à la petite noblesse provinciale égrenant sur ses terres ses souvenirs et ses regrets. Son nouveau mari appartenait au monde de la magistrature. Donc aucun point de raccord entre ces ombres et fragments de famille. Autres figures, autres plaisirs et même autres langages. Assez différente pour rester un peu une intruse, je m'adapte suffisamment pour perdre à nouveau ma frêle personnalité déjà si incertaine... Pour s'alléger de moi, on se hâte de me marier.... Un militaire dans une garnison de l'Est .... Un vrai déracinement.... Plus du tout la même atmosphère et les mêmes habitudes... absolument plus rien qui me rappelle le passé ... Manières de penser et de vivre dissemblables .... Chevaux, courses, rallyes, la vie au grand air ... Des relations sans rien de commun avec les anciennes.... Bien vite je suis une autre femme.... Puis désaccords, langueurs, consolations coupables, surprise, divorce, la banale et lugubre aventure qui débute par l'enchantement du mystère, se prolonge par l'espoir d'une revanche de bonheur et s'achève dans la tristesse des déconvenues que l'on cherche tout d'abord à se cacher.... Deux années d'habitudes nouvelles, de relations hasardeuses en des décors tout autres.... La rupture avec mon ancien milieu, la transplantation, la vie un peu solitaire en marge du monde, la fantaisie du poète névropathe qui m'avait ensorcelée firent encore de moi une autre créature sans attache avec le passé .... Plus tard, dans la ville d'eaux où j'étais venue soigner ma mélancolie, la rencontre avec ce diplomate spirituel, exquis, séduisant qui, après m'avoir épousée, m'emmena en Chine où, dans un monde tout autre, sous l'influence de mœurs et de climats si différents, je me transformai une fois de plus en une autre femme.... Avec lui c'était probablement le bonheur définitif, immuable ... Hélas! il mourut là bas.... Alors ce furent les années de veuvage avec leur cortège de tristesse, d'illusions, de tentatives.... bien excusables, allez, pour ceux qui savent l'affreux tourment de la solitude.... Autant de femmes nouvelles que je fus tour à tour avec des personnages divers et dans les décors les plus variés ...

—Je comprends et je vous plains.

—Alors, comment voulez-vous que j'aie le sentiment de ma continuité, de mon existence....J'ai beau me chercher à travers toutes ces fantasmagories successives et contradictoires, je ne me retrouve pas....

—Pauvre inexistante que j'aime un peu plus à cause de sa vie douloureuse et cahotée....

—Inexistante que je serais en en effet sans vous, mon très cher ami, que j'ai toujours revu invariablement fidèle à toutes les étapes de ma vie singulière et dont, seule, la bonne, l'indulgente affection me donna le sentiment de la durée, de la persistance de mon être falot.... L'unique sagesse dont j'ai fait preuve, c'est de résister à la tentation, parfois bien troublante, je le confesse de faiblir devant votre amour, qui se fût flétri comme tous les autres amours, et dont la mort n'aurait pu laisser vivante votre amitié si précieuse....

—Hélas! malgré vos paroles exaltantes, je n'arrive pas à m'enorgueillir de ma longue défaite à l'égal d'un triomphe....

—Du moins, ne raillerez-vous plus mon respect et mon goût pour la tradition!

—Il n'y a peut-être que les gens et les peuples très longtemps cahotés qui puissent en sentir le charme....

—Le seul danger est qu'ils s'y endorment.

# LES TIGRES

## MANGEURS D'HOMMES.

Le capitaine Baldwin qui connaît à fond les hommes, les choses et les animaux de l'Inde, s'efforce de détruire un préjugé universellement répandu. Nous ne connaissons les tigres que par des légendes propagées comme des articles de foi par la crédulité des indigènes ou par des récits de chasseurs européens fatalement prédisposés par leurs habitudes professionnelles à donner carrière à leur imagination. Le "Chamber's Journal" a eu la bonne fortune de recueillir le témoignage d'un observateur impartial et clairvoyant qui jette enfin quelque lumière sur les habitudes d'un animal dont le caractère est en somme assez mal connu.

Il peut arriver à un homme qui traverse une forêt en plein jour, de se trouver face à face avec un tige. Cette rencontre n'a rien d'agréable, dit le capitaine Baldwin, mais elle tourne rarement au tragique. Le tigre à l'aspect d'un être humain, fait entendre un grognement sourd, revient sur ses pas et va se cacher dans un fourré.

Le tigre ne serait donc qu'un poltron méconnu, mais comment cet animal timide, si prompt à se retirer devant le roi de la création, se permet il si souvent de le dévorer sans cérémonie? Bien que les serpents soient pour les malheureux Hindous des ennemis infiniment plus redoutables que les bêtes féroces, les statistiques officielles n'en évaluent pas moins à plusieurs milliers le nombre des indigènes qui tombent, chaque année, sous la griffe ou la dent des grands félins.

Cette contradiction apparente n'est pas impossible à expliquer. Des indigènes qui vivent dans les villages perdus au milieu de la jungle, rentrent parfois chez eux après le coucher du soleil et un tigre qui se serait enfui à leur approche s'il les avait rencontrés en plein jour, n'hésite pas, pendant la nuit, à prendre l'offensive parce qu'il redoute une attaque imprévue et il bondit sur l'homme en lui faisant de cruelles morsures, sans toutefois le dévorer.

Une rencontre nocturne avec un tigre isolé est, en général, très dangereuse; avec une tigresse suivie de ses petits elle est presque toujours mortelle. Les tigresses sont des mères dévouées dont la férocité vigilante est toujours prête à donner la mort à tout être suspect qui se trouve sur leur chemin.

Ce sont les bergers qui fournissent aux grands fé ins le plus nombreux contingent de victimes. Un tigre qui se fait vieux, n'a plus l'agilité nécessaire pour chasser le sambour, le sanglier ou le daim et faute de gibier il se résigne à se nourrir de bœuf. Tandis que les bestiaux paissent au bord d'un torrent desséché, le tigre suit le lit du ruisseau, s'embusque derrière un arbre et choisit l'herbivore dont il fera son repas du jour. Le vieux carnassier se gardera bien d'attaquer un taureau qui serait de taille à se défendre ou une vache efflanquée qui ne lui offrirait qu'un médiocre régal; son choix se fixe toujours sur un animal jeune d'aspect, aussi appétissant que possible et lorsqu'il a désigné sa victime il bondit au milieu du troupeau. Une déroute générale se produit, les bestiaux s'enfuient dans toutes les directions, le berger qui était étendu à l'ombre d'un arbre se met à la poursuite du tigre et ne tarde pas à découvrir l'endroit où le carnassier a transporté sa proie. En général, le tigre n'attaquera pas l'homme et battra en retraite avec une majestueuse lenteur, après avoir fait entendre un sourd rugissement, mais parfois aussi, le berger commet l'imprudence de troubler dans son repas le carnassier qui vient de goûter du sang et se précipite sur une nouvelle victime.

Suivant l'opinion qui était naguère universellement admise, le tigre, après avoir dévoré la génisse ou le veau, n'aurait tué le berger que pour se préparer un repas de plus. Les indigènes étaient unanimes à soutenir que les vieux tigres devenus incapables de faire la chasse au sanglier et au cerf, se mettaient à manger avec un égal appétit des bestiaux ou des hommes, suivant que l'un ou l'autre de ces gibiers leur tombait sous la dent.

Un examen plus attentif a fait justice de ce préjugé: les renseignements demandés par le capitaine Baldwin à des fonctionnaires et à des chasseurs européens lui ont permis de réduire à sa valeur la légende du tigre vieilli qui se fait chasseur d'hommes, bien moins par goût que par nécessité:

Il n'est pas de pire fléau pour les habitants de l'Inde, dit le collaborateur du "Chamber's Journal", la terreur règne dans le district: le bûcheron qui était parti le matin pour couper du bois dans la forêt, n'est pas revenu; le troupeau effaré est rentré à la ferme sans le berger; la jeune fille du village est sortie de la maison de ses parents pour chercher de l'eau à la fontaine et on ne l'a pas revue. Aucun doute n'est permis, c'est un tigre mangeur d'hommes qui a exercé ses ravages dans les campagnes voisines. Le lendemain il est à vingt kilomètres plus loin, puis il revient sur ses pas et fait de nouvelles victimes dans la région où il avait paru l'avant-veille. Les autorités s'émeuvent, la tête de la bête féroce est mise à prix, une battue est organisée; bref, c'est une expédition en bonne forme. La chasse est laborieuse, les tigres mangeurs d'hommes n'ont pas des habitudes sédentaires, et parcourent de longues distances pendant la nuit. Enfin, après de pénibles et difficiles manœuvres exécutées sous les ordres des gardes forestiers, la petite troupe a réussi à couper la retraite au redoutable monstre, le feu s'ouvre et bientôt les chasseurs s'aperçoivent que c'est une toute petite tigresse qu'ils viennent de mettre à mort.

Les mangeurs d'hommes ne sont pas de vieux tigres alourdis par l'âge et obligés de se contenter de la seule proie qui ne puisse pas leur échapper, mais de jeunes femelles toutes petites, très alertes, habituées à faire chaque nuit un trajet d'une vingtaine de kilomètres; avec cela très habiles à s'embusquer pour surprendre leur proie et à se cacher pour se soustraire à la poursuite des chasseurs. Une seule de ces tigresses a dévoré, en 1903, quarante personnes, le fait est attesté par les statistiques officielles du gouvernement de l'Inde.

Ce n'est pas par nécessité, mais par goût, que ces bêtes féroces, dangereuses entre toutes, se mettent à se nourrir de chair humaine. Elles ont toute l'agilité nécessaire pour poursuivre un autre gibier; seulement personne n'a encore essayé de découvrir pour quels motifs, sur plusieurs milliers de jeunes tigresses, il s'en trouve une qui éprouve le besoin de faire la chasse à l'homme au lieu de manger, comme ses pareilles, des sangliers et des cerfs. Cette dérogation à la loi commune doit évidemment avoir sa raison d'être, mais il n'est pas à espérer que ce mystère soit promptement élucidé car il s'agit d'un animal dont les mœurs ne sont pas faciles à étudier de près.

# Ma première Barbe

Mon cher ami, qui n'a pas eu dans le cours de la vie ses ennuis, ses déceptions, ses affronts même?

Tiens! j'en ai reçu un, moi... Oh! il y a longtemps! mais je te promets que son auteur n'y est pas revenu.

Dans la maison où demeuraient mes parents, il y avait un perroquier. La boutique assez proprette était au rez-de-chaussée; nous, nous occupions le premier étage.

Souvent, en montant l'étage, je rencontrais le garçon, qui avait sa chambre aux mansardes; il me disait bonjour, je lui répondais.... Quelquefois, même, il me faisait observer la longueur de mes cheveux.

Un jour il me dit:

—Faudrait vous faire raser, monsieur Henri.

Moi, je réponds simplement:

—Oh! pas encore!

—Ça pousse, ça pousse.....

Et le garçon disparait.

Vite je rentre chez nous et me précipite devant la glace. Je regarde... Ma foi, mais c'est vrai, j'ai de la barbe! et j'essaie de tirer avec les ongles quelques brins de ce poil de pêche.... Je croyais avoir de la barbe.

Et, le soir, en rentrant du bourg, j'entre chez le coiffeur avant d'aller à la maison.

—Bonsoir, messieurs.

—Bonsoir, monsieur Henri.

Il y avait là deux ou trois types qui causaient entre eux.

Vite le patron s'empresse:

—Les cheveux, monsieur Henri?

—Non, la barbe!

J'avais essayé de le dire sérieusement.

Tout le monde échange un coup d'œil que je ne comprends pas.

—Petit! fait le patron, en s'adressant à l'apprenti, tu vas savonner monsieur.

Et, s'adressant à moi:

—C'est la première fois, hein, monsieur Henri! C'est un joli coup de rasoir à donner.

Je ne réponds pas.

L'apprenti m'entortille une serviette autour du cou et me savonne un bon quart d'heure.

Quand il fut fatigué, il crut devoir s'arrêter et dire pour indiquer que sa tâche était terminée:

—Ça y est, patron!

Le patron s'approche et regarde.

—Non, ce n'est pas assez savonné. Garçon, prenez monsieur à votre tour et n'ayez pas peur de mouiller. Pour une première barbe on ne mouille jamais assez.

Le garçon qui avait la poigne solide, frotte bien encore un autre quart d'heure, après quoi il interroge le patron:

—Croyez-vous que ça suffira, patron?

Le maître met son lorgnon, cette fois, et regarde en connaisseur; puis il m'interroge:

—Monsieur a-t-il la peau sensible?

Je balbutie oui.

—Monsieur n'aura pas peur!

—Oh! non.

J'étouffais. Combien je regrettais, non pas ma première barbe qui allait disparaître, mais bien d'être venu me faire passer le blaireau pendant plus d'une demi-heure.

D'ailleurs, ce n'était pas fini.

Le patron prend un autre blaireau et frotte un bon moment, puis, calme, regarde un à un tous ses rasoirs l'apprenti et le garçon font de même.

Je compte, on a touché vingt-sept rasoirs.

Oh! j'ai peur! Comment il faut tant d'outils, pour une première barbe?... mais c'est une opération!

On étale tous les rasoirs sur le marbre et les raseurs me tournent le dos et vont causer avec les types qui flânent dans la boutique.

D'instant en instant, le patron, le garçon, l'apprenti, les types, viennent regarder la tête que je fais.

Pourtant, je n'ose rien dire.

Enfin, entre un client, puis un second, le patron et le garçon s'en emparent.

L'apprenti, seul libre, vient encore me regarder.

Je n'y tiens plus et lui demande doucement:

—Mais pourquoi ne me rase-t-on pas?

Alors le gosse se met à rire et me dit en se tordant:

—Monsieur, on attend que la barbe pousse!

Hein! tu crois que c'en est une!

Depuis; jamais ils n'ont eu ma poire entre leurs mains ces figaros-là; j'espère qu'ils se la sont assez payée du premier coup!

Pas vrai?

# De-ci, de-là.

L'inauguration du monument d'Alexandre Dumas à Puys, près Dieppe, est fixée au 12 juin. L'"ABEILLE" l'a annoncé dans un précédent article.

Pour achever les travaux d'agrandissement de la Bibliothèque nationale, à Paris, on va démolir un petit pavillon assez curieux sur la rue Vivienne, qui date du dix-huitième siècle.

Un transport de force bien original va s'organiser au Danemark. Le Lega, fleuve de Suède, va être capté, et l'énergie d'une immense usine électrique sera envoyée par câbles, sous la mer, aux industries diverses de la côte danoise.

Les journaux agricoles français signalent un nouveau venu sur le marché gastronomique: les salsifis américains.

Une vive polémique s'est engagée en Italie sur la couleur des gants d'officiers, qui sont blancs, et que le ministre voudrait marrons, par économie.

L'assemblée générale du Félibrige et la fête de Santo-Estello se tiendront cette année à Cette, le 3 juin.

Le gouvernement bernois semble près d'adopter le percement d'un nouveau tunnel Brigue Frutigen, par le Lotschberg, 14 kilomètres.

Les cendres rejetées par le Vésuve contiennent une quantité considérable d'acide phosphorique, qu'une Société cherche déjà à exploiter industriellement.

On va couvrir le canal Saint-Martin entre le faubourg du Temple et la place de la République à Paris.

Les cochers de Vienne s'obstinent à refuser le taximètre que l'autorité leur imposera d'ici au 1er janvier prochain.

Certains députés anglais songent à demander l'abolition légale de la profession des "barmaids".

## RETOUR.

Mlle Emma Calvé vient de rentrer à Paris, après s'être reposée pendant trois semaines dans son pays natal, au retour de sa magnifique tournée d'Amérique. Cette tournée a été marquée, dans les quarante cinq villes où a chanté la grande artiste, par un accueil enthousiaste et des ovations telles que jamais cantatrice n'en entendit de plus flatteuses.

Sollicitée de retourner l'hiver prochain en Amérique, Mlle Emma Calvé a accepté.

## Connaissances Utiles.

Un médecin anglais vient de faire de curieuses recherches au sujet de l'influence de la nourriture sur le caractère de l'homme.

D'après lui, un homme qui, pendant des mois, se nourrirait exclusivement de bœuf deviendrait courageux, voire audacieux.

Celui qui ne mangerait que de la viande de porc tournerait infailliblement au pessimisme.

Les personnes qui ne consommeraient que du mouton tomberaient dans un état de mélancolie indéfinissable.

L'abus du beurre rend flegmatique.

La pomme de terre engendre l'envie et la paresse.

Enfin, l'usage continuel du veau est "le comble du néfaste". Les appréciateurs de cette viande tendre perdent à la longue toute énergie.

L'expérience est à volonté.

Un journal médical de Londres prétend qu'il serait possible d'utiliser pour l'alimentation les chemises usées, les cols trop défraichis et les vieux journaux. Le bois également pourrait devenir un aliment si on le soumettait à l'action de réactifs chimiques.

C'est la lettre d'un pauvre diable qui suggère ces réflexions au journal médical. Le pauvre diable prétend s'être nourri pendant plusieurs jours de bois de sapin, lequel constitue non seulement un aliment, mais encore un médicament.